

Robert de Montesquiou (1855-1921)
L'Inextricable graveur : Rodolphe Bresdin
1913.



Le château de Saint-Projet

Nous voici maintenant en face du document le plus considérable, qu'il ait, jusqu'à ce jour, été donné de consulter sur le compte de Bresdin : les dix lettres par lui adressées à son ami Monsieur Justin Capin, de Saint-Projet, publiée par Monsieur Fourès¹, et qui équivalent aux dix paroles de ce crucifié de l'existence.

La première de ces lettres est datée de 1854. Il y parle de « l'amertume de sa position » et, dans le même instant, nous révèle sa propre charité. Pauvre (et quel pauvre!) apitoyé sur un plus pauvre. Il s'agit d'un Polonais, qu'il appelle « pauvre Pologne » et qui vient le trouver pour lui faire comprendre l'état piteux de ses personnelles affaires...

Il tombe sur mon pain — remarque drôlement l'auteur de la lettre — et y fait une telle brèche, que si, relativement, les Anglo-Français en font une

¹ Note J-P Damaggio : Je retrouve ici l'occitaniste Auguste Fourès, ami de Cladel et de Perbosc qui a dû connaître Bresdin à Toulouse et qui a publié un livre que je ne connais pas.

pareille à Sébastopol, toute l'armée y passera avec armes et bagages: et s'il y a assez d'eau devant la brèche, les deux flottes pourront bien y passer aussi, sans que les steamers aient jamais besoin d'abaisser leurs mâts, ni leurs cheminées. — Et il ajoute : Je vais tâcher de lui donner quarante sous pour aller jusqu'à Agen... le pauvre garçon mérite vraiment qu'on s'intéresse à lui, car il est très rangé et très laborieux, et, de plus, il a l'air d'être très honnête, Pologne, — ce qui est à considérer.— Je dois l'emmener avec moi en Amérique, l'année prochaine...

J'insiste sur ce point de beauté morale, qui nous donne à constater que si, comme l'écrira plus tard Banville, « cet esprit est taillé dans le roc, comme le tombeau d'un Pharaon », ce cœur est aussi pénétré d'amour, comme le nid d'une colombe.

Reconnaissons aussi ce goût de l'honnêteté, constamment manifeste chez Bresdin qui, selon Banville, encore, « s'est exilé, pendant de longues années, non pas dans une province, non pas dans une campagne mais dans une forêt... pas tout à fait comme Alceste, pour avoir seulement la liberté d'être honnête homme, quoique ce sentiment entrât pour beaucoup dans la résolution prise ». Ce goût d'honnêteté, nous le retrouvons, au cours de toute l'existence de l'artiste ; et, lors du baptême de son premier enfant, il prend cette forme particulière : la marraine choisie n'ayant pas paru offrir, au papa, de suffisantes garanties de moralité, il la remplaça, séance tenante, par une fillette de dix ans, qu'il alla quérir sur ce propos : « Puisque vous prenez la chose au sérieux, je ne peux permettre que ma fille reçoive le premier sacrement, soutenue par des mains impures. » Enfin, nous voyons s'ébaucher, dans la dernière phrase de la lettre précitée, cette Amérique idéale qui fut une des illusions de ce génie-enfant, ensemble borné et vaste :

L'image de ce pays neuf, où la liberté et l'indépendance peuvent se conquérir par le travail, m'a déjà retrempé un peu... en me reportant vers cette nature vierge, sortie d'hier, pour ainsi dire, des mains du Créateur. Ah ! pouvoir, à la face de la nature, développer son corps et son âme, développer les dons précieux que Dieu mit en vous, sans s'abrutir dans un travail abject, souvent vil et infâme, asservissant son intelligence à l'oppression, à la ruse, la duplicité et la force, comme on voit tant de créatures déchues le faire pour gagner leur existence ! N'est-ce pas enviable, et bien capable d'émouvoir un homme dont la souplesse et la flexibilité dorsale, comme la volonté et le pouvoir de dissimuler, sont des défauts qui lui sont inconnus autant qu'impossibles² ? Je sais bien que beaucoup de gens me diront qu'il faut hurler avec les loups;

². On rétablira aisément la construction de cette phrase et de quelques autres citées, dont l'incorrection n'est pas pour diminuer l'éloquence.

moi je pense qu'il vaut mieux les tuer ou les fuir, si la fortune ou le hasard de la position ne nous permet pas de pouvoir les museler.

Donc, il veut partir, mais ce départ est ajourné, faute d'argent.

Sur cinq Christophe Colomb que nous étions, pas un n'avait une piste pour le porter, ni un maravédis pour payer la barque de Caron, afin de passer de ce monde-ci dans l'autre. J'avais cependant obtenu — ô prodige de l'éloquence et des bons renseignements sur l'exploitation !— j'avais cependant obtenu de passer pour cent trente francs... moi et les quatre autres à ma considération. Mais je n'ai pu obtenir davantage, ce qui fait que je suis forcé de travailler le moellon lithographique pour amasser mon voyage et probablement celui des autres, qui doivent compléter le chiffre de cinq, exigé par la concession.

Mais le temps s'écoule sans réaliser le projet, que nous voyons fluctuer au cours des lettres. En 1866:

La guerre d'Amérique a eu cela de fâcheux qu'elle a tellement fait enchérir le coton, et il s'est tellement écrit pour ou contre les noirs que, d'un côté, la matière première faisant défaut et, de l'autre, le papier allant toujours en augmentant, il est devenu si cher que les vieux amis ne s'écrivent plus — ce qui prouve à la fois la force des événements et la faiblesse des sentiments !

Et tout de suite après, cette boutade :

Ma pauvre femme et moi nous désirons d'autant plus sincèrement avoir de vos nouvelles que, d'un moment à l'autre, nous pouvons partir en Amérique comme colons.

Une autre lettre, de la même année, débute ainsi :

Je vous annonce que je vais partir pour la Nouvelle-Orléans, dans deux mois au plus tard ; je devais partir le 20 septembre, mais ayant appris que la fièvre jaune avait commencé son apparition, je retarde mon voyage — d'autant plus volontiers que, voulant emmener toute ma famille, je suis obligé d'attendre que mes efforts, pour me procurer la somme nécessaire, aient été couronnés de succès. Quelques personnes m'ont assuré que, mettant en loterie quelques gravures et quelques dessins, je pouvais espérer une partie de mon passage, réussir et arriver à mon but. En conséquence, je viens vous soumettre la situation, et vous prier, comme un de mes plus anciens amis, de me venir en aide en ce moment, afin de ne pas être obligé de partir seul. Car je suis décidé à partir quand même, tous mes renseignements me faisant espérer de pouvoir réussir là-bas ou aux environs.

Mais toujours, l'auteur de tant de Fuites en Égypte, voit se refuser à lui cette fuite en Amérique tant désirée.

C'est seulement après 1871 qu'il s'embarque avec les siens, pour le Canada. De ce voyage — qui, sans doute, ne fut pas heureux — nous ne connaissons guère que le retour: « Il y a dix ans (vers 1876), dans une brasserie fréquentée par les peintres — écrit Paul Arène, en son Paris Ingénu { Un Vieil Artiste) — près d'une gare, quelques amis s'entretenaient de Bresdin, depuis longtemps disparu et qu'on croyait mort, quand, précisément, Bresdin entra, chargé de paquets, suivi de sa femme, de ses six enfants, et d'un nègre. Bresdin, comme on revient d'Asnières, s'en revenait du Canada, où il était allé chercher fortune. »

Ce que nous avons vu se dérouler dans l'intervalle, ce sont les souffrances; et ce que nous avons vu surgir, c'est la famille, qui n'est pas sans les aggraver. La famille, dans la correspondance qui nous occupe, et nous instruit si fort, fait son apparition avec l'étrange baptême dont il a été question. Suivons-la: « Bresdin, selon un de ses chroniqueurs, n'éprouva jamais pour sa femme d'autre sentiment que celui de la reconnaissance. Il la sentait malheureuse à cause de son caractère étrange et en souffrait beaucoup. » Une lettre de 1861, touchante d'espérance combattive, s'exprime ainsi :

J'ai déjà passé un traité avec une revue (La Revue Fantaisiste) : deux petites eaux-fortes par mois, de cinquante francs chaque. — Voilà donc une petite base pour l'avenir de ma petite famille. — Je m'ennuie affreusement tout seul et j'ai beaucoup à travailler: il me tarde de pouvoir faire venir la pauvre Rosalie et la petite, qui doivent bien s'ennuyer aussi.

En 1865 :

Je vous annoncerai que j'ai un nouvel et quatrième enfant qui, cette fois, grâce à Dieu, est un garçon, qu'il a un mois, paraît très bien portant, que les autres ne vont pas trop mal, ainsi que la mère... et que, de plus, moi et Rosalie, nous sommes mariés depuis huit jours, à la mairie de Bordeaux et à la chapelle de Saint-Projet, nom que j'ai choisi en souvenir et en pensant à vous !

En effet, le 9 décembre 1865, eut lieu à Bordeaux le mariage de Rodolphe Bresdin et de Rose-Cécile Maletterre, née à Albi (Tarn) le 26 mars 1831. Quant aux souffrances, remontons-en le calvaire poignant. La plus cruelle de toutes est cette lumière qui s'éteint, assimilant Bresdin, je l'ai dit, au héros de Kipling.

Dieu, qui n'oublie pas les siens, a bien voulu me donner un peu plus de chance que par le passé, au moment où les yeux m'ayant abandonné encore une fois, et où les soucis, les infirmités, les privations et la maladie m'avaient réduit à une condition pire que jamais, ayant quatre enfants en bas âge, à substanter et à entretenir. Étant très malade et ayant les yeux tout à fait ruinés depuis longtemps, je me suis démanché

l'épaule il y a une vingtaine de jours, j'en souffre beaucoup. La vue m'abandonne, j'en souffre et travaille trop péniblement pour espérer jamais rien de bon pour mes enfants, d'un tel état de choses.— Une recrudescence de ma vieille maladie m'a cloué, encore une fois, sur un lit qui n'est pas de roses. Le médecin qui me soigne m'a dit que mon état était très grave, car, depuis longtemps, j'avais le cœur noyé dans le pus; les poumons et la rate très malades; que la saison n'étant pas propice pour me soigner, il allait provisoirement me faire subir un petit traitement préparatoire(!) qui consiste d'abord en vésicatoires qui m'enveloppent tout le corps comme une cuirasse, depuis les aisselles jusqu'aux hanches. Les premiers huit jours j'ai souffert horriblement, surtout de l'inexpérience et de la maladresse du pansage. De plus, j'avale, pour la centième reprise, d'affreuses drogues dont l'idée seule me dresse les cheveux sur la tête et me donne des nausées. Au printemps, alors que la nature se pare de ses plus beaux habits de fête et appelle le genre humain à la noce, mon médecin me recouvrira de vésicatoires et m'abreuvera de nouvelles drogues. C'est un médecin qui n'est pas ordinaire : il m'a dit qu'il me tuerait irrémissiblement ou me guérirait. «Je ne quitte mes malades, m'a-t-il dit, que morts ou guéris. » J'espère donc qu'il me guérira d'une façon ou d'une autre. De temps en temps je vomis de la boue, c'est à ne pas y croire. Pour comble de chance, comme-toujours, après avoir ramassé un peu d'argent, et me crevant, la maladie va me dévorer encore une fois, au milieu d'un martyre sans cesse renouvelé. Qu'est-ce que la vie, surtout une existence comme celle que je mène depuis deux ans ? Avant, je n'étais pas heureux, certes, mais au moins, j'étais bien portant ; tandis que j'ai souffert, depuis, des maux inimaginables. Si j'en réchappe de ce coup, je veux aller à cinq cent mille lieues...

Plus loin, autre épître :

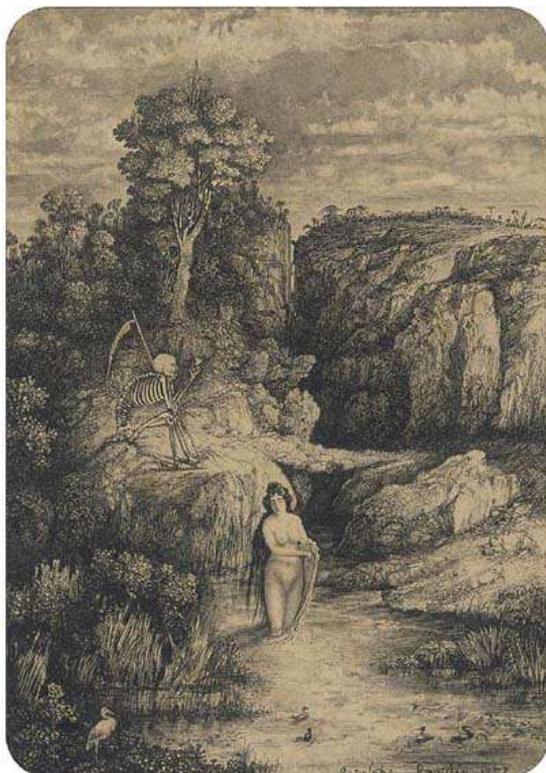
Les yeux ne veulent pas dessiner du tout; ils sont de plus en plus divergents et, écrire une lettre, cela suffit pour me les arracher.

Enfin, cette lamentation, proférée de l'Hôpital Necker, en avril 1870 :

La bataille a duré quarante-huit ans; à moins d'un miracle, elle va se terminer, la paix va se faire. Les derniers bataillons de l'ennemi se préparent à charger, sondes, scalpels, bistouris, s'apprêtent à se ruer sur mon corps déjà si las et si fatigué. Les derniers combattants se réunissent pour un dernier et décisif effort. Comme s'il en fallait tant que cela pour m'abattre ! Non, il n'en faut pas tant, je suis trop bas, et il y a trop longtemps que cela dure. Jamais je ne pourrai supporter toutes ces tortures. Les malins se consultent, jettent déjà un coup d'œil satisfait sur leur ferraille ; tiens-toi bien, vieux Caillou ! A dix-huit ans, je suis déjà venu ici aveugle, et Dieu sait, et peut seul savoir ce que j'y ai

souffert. A quarante-huit ans, j'y reviens. Hélas, pourrai-je encore y revenir ?

Le miracle a lieu, et c'est un honneur pour Courbet, d'avoir organisé, alors, au profit du pauvre ressuscité, une soirée à bénéfice, en laquelle j'aime à saluer encore le nom d'Agar.



**Rodolphe Bresdin par Cladel dans Raca,
Vae Victis est une nouvelle qui rassemble trois portraits :
Jules Héreau André Gil, Rodolphe Bresdin**

« A défaut de talent il a du génie ! » me dit à la fin de 1860 mon maître Charles Beaudelaire en me désignant le dernier de ces trois damnés d'ici-bas, un homme trapu, velu, jeune encore, mais déjà vieilli par la misère, qui longeait, tenant sous son bras un cartable, le boulevard des Italiens, où les haillons dont il était accoutré, frissonnaient au vent glacial de décembre. Et l'inoubliable poète, à qui j'avais demandé le nom de cet étrange passant, me répondit : « Il n'en a pas encore un et pourtant il a gravé deux œuvres : le Bon Samaritain et la Comédie de la Mort, que s'il ressuscitait, Holbein ne désavouerait point... Avez-vous lu Chien-Caillou ? » « Parbleu, comme tout le monde ! » « Hé bien, vous avez devant vous celui que mon camarade Fleury, surnommé Champfleury par Arsène Houssaye, le dernier des muscadins, baptisa de la sorte !... » « Et pourquoi ça ? » « Parce que RODOLPHE BRES DIN (ainsi s'appelle ce vanu pieds de l'art dont les loques sordides éclaboussent en ce moment-ci les frais raglans des gandins) entretenait toujours son futur chantre de l'un des héros de Fenimore Cooper, le compagnon, le socius d'oeil -de-Faucon nu de Bas-de-Cuir, ce Peau-Rouge fameux jadis entre tous les Mohicans et les Delawares aujourd'hui disparus, le Grand-Serpent, en anglais « Chingachgook », que le graveur presque illettré, dont les nippes ont tout à l'heure offusqué les yeux des mirliflores qui nous entourent, prononçait ainsi : Chien-Caillou !... »

Dix années à peu près s'étaient écoulées depuis ce colloque avec l'inimitable auteur des *Fleurs du Mal* qui dormait déjà son dernier sommeil, lorsqu'au milieu de mai, quelques jours avant le sinistre triomphe du plus sinistre liberticide de notre ère, Adolphe Thiers, à qui l'on ne sait trop quels impudents ont l'audace d'ériger des statues et dont la mémoire est et sera toujours flétrie par l'impartiale postérité, vers le déclin du soir, auprès du Pont-Royal, un bataillon de fédérés passa. Bresdin, la pipe à la bouche, le chassepot sur l'épaule et dans le canon du fusil une branche de lilas, se trouvait parmi ces citoyens armés pour la défense de la République et de leur cité. Nous nous étions souvent rencontrés, tous les deux, en des cénacles artistiques et littéraires où, de 1865 à 1870, il avait été plus souvent question des sans-culottes et de la Marianne que des Muses ou de Vénus et nous avions échangé force poignées de mains en maudissant à l'unisson l'Empire qui nous avait confisqué toutes les franchises conquises par nos pères.

Il m'aperçut et me héla ; je l'abordai : « Ces gredins de Versaillais, s'écriait-il en brandissant son flingot, on les recevra ; non, non, ils ne valent

rien, pas même le Badinguet que nous avons démoli... » Puis il me parla de ses proches : « On n'était pas à noces chez lui, car il n'avait que sa solde de garde national, ses trente sous pour les nourrir et, dût-il être fusillé tôt ou tard au coin d'un mur, il ne voulait pas qu'ils mourussent de faim, un jour, ainsi que tant d'autres faubouriens et comme lui... Du biscuit ou du plomb ! » Aux abords de la porte Maillot, à Neuilly, nous nous quittâmes assez inquiets l'un et l'autre des destinées de Paris expirant et qui bientôt en effet, trahi, succomba. Depuis lors nous nous étions à peu près perdus de vue, l'aquafortiste et moi, mais on m'avait appris ses vicissitudes. Echappé d'abord aux mitraillades de la caserne Lobau, puis aux pontons du littoral, ainsi qu'à la déportation en Calédonie, il avait très péniblement vécu. N'ayant pas de travail après la guerre intestine et n'osant trop, pendant le règne de la Terreur tricolore, en chercher, il avait eu l'idée d'appeler à son aide tous ses anciens amis ; écrivains, dessinateurs, musiciens, peintres, architectes, sculpteurs, etc., lesquels, très fraternels, ouvrirent en sa faveur une souscription dont le résultat lui permit de s'embarquer avec sa famille pour le Canada. Mais, hélas ! il en était revenu Gros Jean comme devant et plus encore « dans la dèche » qu'à son départ. En désespoir de cause et malgré les répugnances qu'il avait pour eux, il s'était adressé à certains pantins, avocats et journalistes, qui, gorgés d'or et de sinécures, ne se souvenaient plus de ces prolétaires pour lesquels, autrefois, ils avaient tant usé, braillant ou barbouillant, de la plume ou de la parole ; et ces satisfaits reçurent, comme un chien dans un jeu de quilles, « cet idiot affamé » qui s'était imaginé comme cela qu'on pouvait s'intéresser à des gens de son espèce quand on n'avait plus besoin de leurs suffrages ou de leurs acclamations et pour éloigner d'eux ce nouveau spectre de Banquo qui leur rappelait à chaque instant toutes leurs bassesses et leurs palinodies, ils le bombardèrent ou plutôt le firent bombarder, par un ministre à leur dévotion, cantonnier, non pas même ! sous-cantonnier seulement à l'Arc de l'Étoile, aux appointements de 77 francs par mois. Il avait été contraint, par nécessité, d'accepter ce salaire et la corvée pour laquelle, il le toucherait ; et de l'aube à la brume, chaque jour, il se gelait sur les avenues et dans les autres voies suburbaines. A cet exercice il gagna, ce minable quasi détruit, une bronchite et des rhumatismes tels qu'il avait dû, sous peine de crever en plein air, renoncer à cette besogne là. Dès lors, en quelle, détresse il tomba ! « Non, non, ça ne va guère, mon petit, me dit-il, la dernière fois qu'il m'apparut à moitié mort sur l'une de ces Hirondelles qui charrient, été comme hiver, les riverains de la Seine, de la ville aux champs et des champs à la ville ; et j'ignore comment tout ça finira... Je n'ai plus d'yeux à présent et ne puis rayer encore le cuivre. Aujourd'hui, ma femme est blanchisseuse à Mouffetard, dans un trou; quant à mes quatre filles, elles ont levé le pied et roulent... Et mon fils est coffré, pourquoi ? Tu le devines, n'est-ce pas ? Elles, gourgandines et lui,

filou ! Quel joli lot que le leur, et, moi, chansard, je loge aux environs du Bas-Meudon en un château, pas très loin de chez toi. » « J'irai t'y voir ! » « Oui, viens-y le plus tôt possible et tu verras comme je m'y carre; on est là comme un poisson dans l'eau quand les rivières sont à sec... »

Quelques jours plus tard, alors que je me disposais à lui rendre visite, on le trouva mort dans son lit et quel lit ! une auge emplie de paille en laquelle des pourceaux eussent refusé de manger et de boire, et quel local !... une pièce longue environ de cinquante mètres et large de huit, un ancien grenier à fourrage sous une toiture soutenue par un enchevêtrement de solives et de baliveaux et dans lequel il n'y avait guère que des détritrus, et sur une table en bois blanc où s'entassaient des chiffons, quelques aquatintes inachevées et des lithographies, un pot de confiture moisie, une marmite à moitié pleine d'on ne sait quelle ratatouille, une scie, un marteau, la moitié d'une miché de pain disposée en travers d'une cruche où l'eau qu'elle contenait s'était figée et, sous cet établi, parmi des tas d'araignées et de cloportes grouillant ensemble, gloussaient deux poules faméliques, errait un lapin blanc phtisique et miaulait, aussi décharné qu'un squelette, un vieux chat noir, angora. Quand ils arrivèrent en face de ce Job à la barbe touffue, hérissée comme une ortie aussi dénué que l'autre, le Biblique, et qui gisait tout contracté, tout boursoufflé, menaçant encore de ses poings fermés le ciel et sans doute la terre aussi, déjà décomposé, sur son fumier, un grabat où, pour la dernière fois de sa vie, il s'était couché trois jours auparavant, tout vêtu selon son habitude, non pas *sur* mais *sous* des matelas éventrés et puants, les croque-morts reculèrent d'effroi. La neige tombait en cette tanière dont l'hôte fut encaissé tout roidi. Bracquemont, Champfleury, Boutet, qui venait de prendre le croquis terrifiant du défunt, trois ou quatre prolos habitant la maison mortuaire et moi, nous suivîmes le cercueil en voliges que les municipalités accordent à tous ceux qui n'ont pas le sou, la frêle bière huchée sur un corbillard qui craquait tout déversé sur ses roues et son essieu. Sous la conduite du vicaire qui précédait le convoi, nous entrâmes dans la vieille mesure qualifiée : église de Sèvres, et, là, nous assistâmes non pas à une messe haute ou basse, car on n'en dit pas pour les meurt-de-faim dont les héritiers sont insolubles, niais à l'émission de quelques oraisons latines : De Profundis ou Dies Iroe. Puis, étant sortis de ce temple-là, nous pataugeâmes longtemps en des fanges jaunes et blanches avant d'atteindre la cime des Bruyères qui domine, entre les bois de Meudon et de Chaville, non pas le charnier où repose mon pauvre ami de jeunesse, l'excellent versificateur Albert Glatigny, mais le cimetière où bientôt pourrirait cet irrégulier du burin que l'on avait inhumé sans cérémonie en la fosse commune, une tranchée creusée à la hâte dans la caillasse et la marne dont se compose en majeure partie le terrain de ce plateau. Midi sonnait en bas dans la vallée, lorsque transis, mes compagnons et moi, nous redescendîmes le coteau,

chacun de nous songeant à la fin de ce rien du tout qui, dans un temps meilleur et dans une société moins cruelle ou moins indifférente aux idéologues que la nôtre, eût assurément été quelqu'un.

Heyst-aan-Zee, 4 septembre 1887.

Gil Blas Mardi 8 septembre 1908

Chien-Caillou par Henri Boutet

A la suite de son article sur l'aquafortiste Bresdin notre collaborateur Louis Vauxcelles a reçu de M. Henri Boutet, l'excellent graveur, la charmante et touchante lettre que voici :

"Comme c'est drôle ! Ma fille m'ayant mené, ces jours derniers à Sèvres j'ai eu plaisir à revoir la maison de la rue Troyes, où pendant quatre ans, j'ai eu mon pauvre Chien-Caillou comme voisin. Non, il n'est pas mort de misère. Il eût été pénible qu'entre Champfleury, Bracquemond, Cladel et moi, il en fut ainsi. Bresdin vivait de façon misérable mais il vivait. J'étais à sa porte et il est mort frappé de congestion, dans l'immense atelier qu'il habitait.

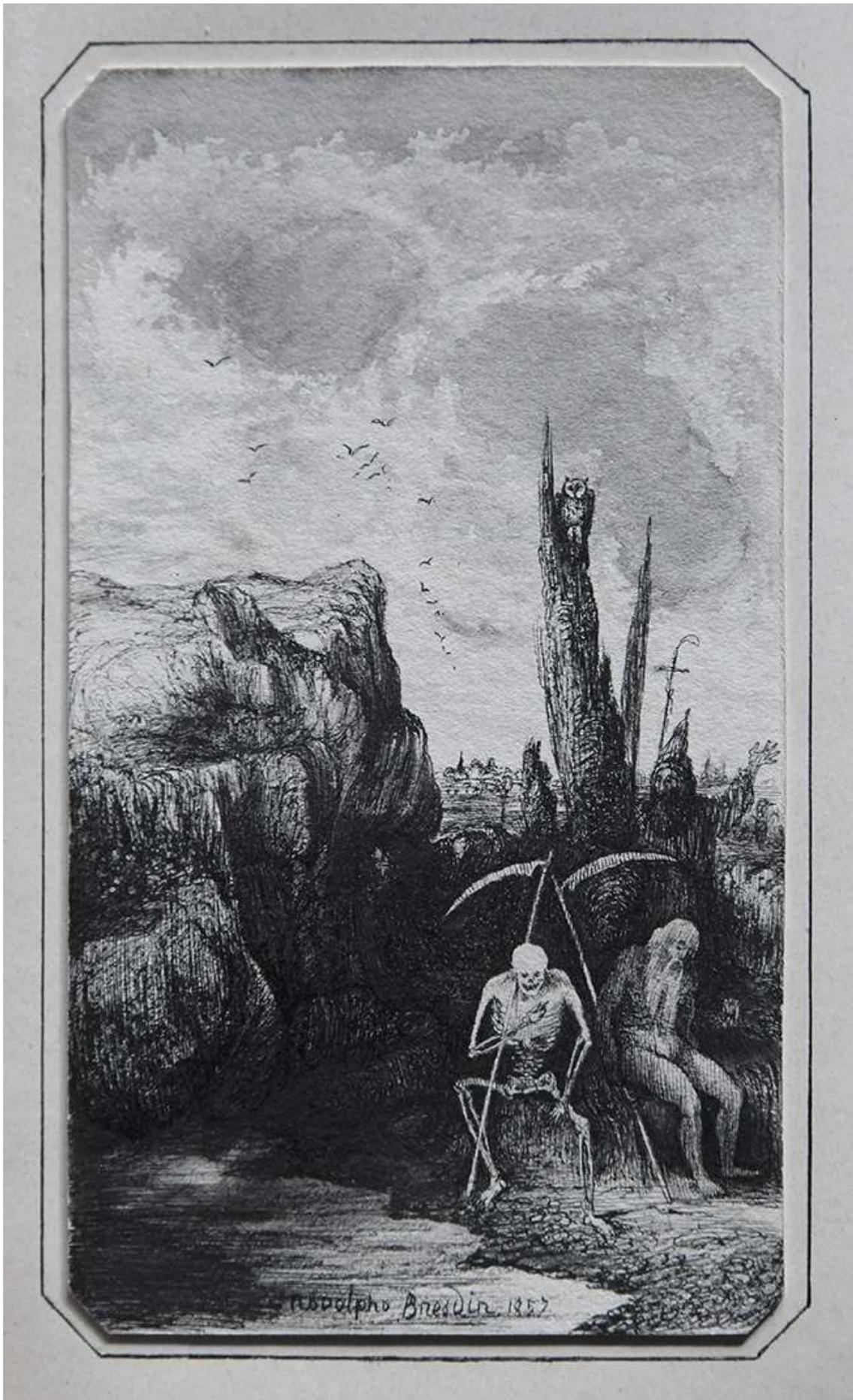
La pratique la plus (illisible) de la vie manquait à "Chien-Caillou". Pendant le rude hiver où il a succombé, il portait des pantalons de toile : et la veille de sa mort, je lui donnai du tabac pour qu'il ne fuma pas des feuilles de tilleul ramassées devant la maison.

Or avec Bracquemont nous avons trouvé après sa mort, dans le fouillis de son atelier, de pantalons de molleton, des gilets de tricot et une dizaine de paquets de "tabac de soldat". Il ignorait ses richesses. Je l'ai vu acheter au marché de Sèvres une douzaine de (illisible) dont dix ont pourri dans son grenier; une boîte de sardines à l'huile, de ces grandes boîtes que les charcutiers ont chez eux pour la vente au détail, et qui coûtaient douze francs, a été mangée par ses chats le premier jour ; ou comme pour un siège, il s'était approvisionné de conserves.

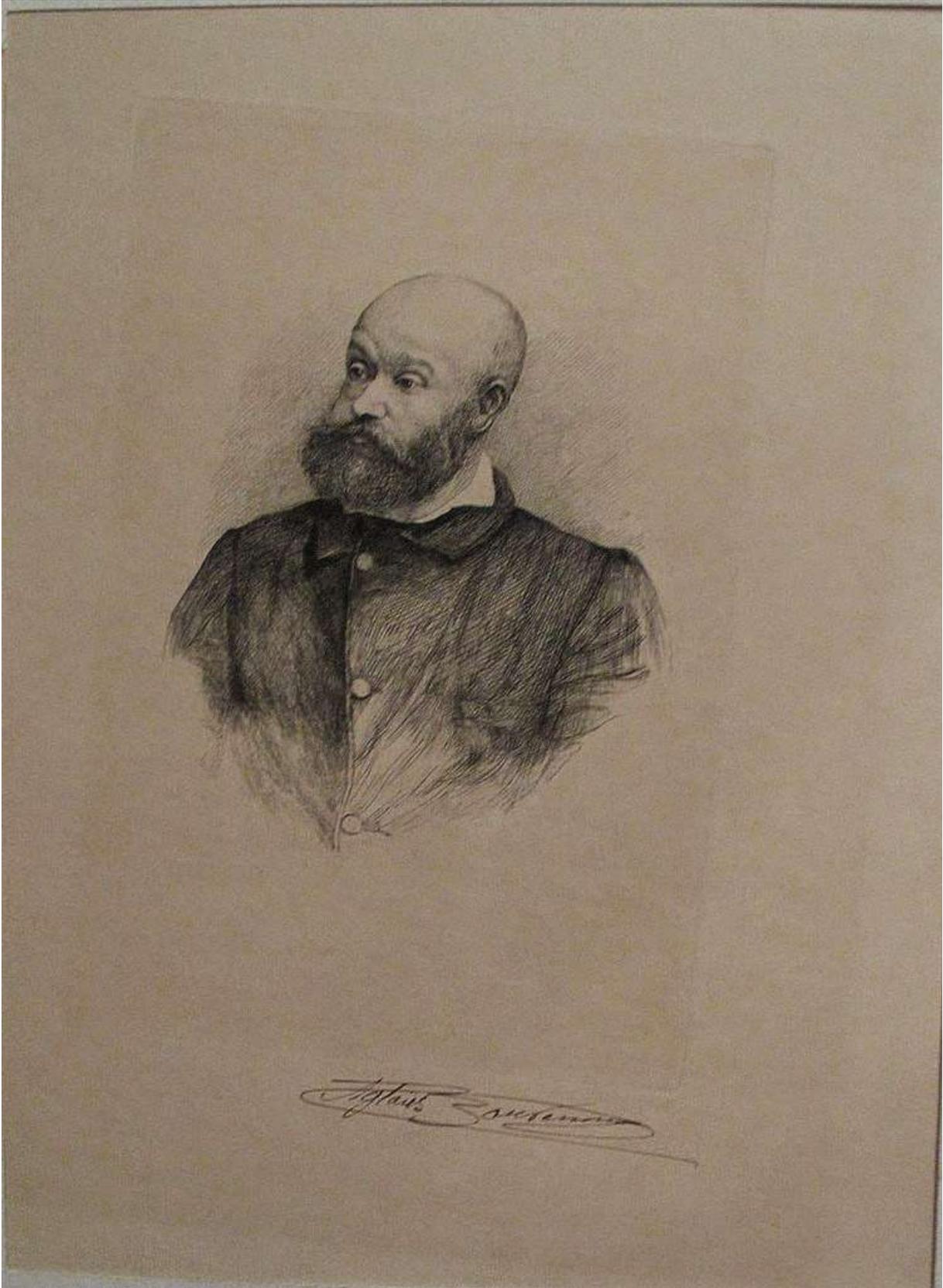
Sa fille me disait un jour, il avait acheté une vingtaine de paires de sabots sous prétexte qu'il n'en avait jamais trouvé allant si bien à son pied... Il avait la manie des achats en gros, et pour lui, vingt francs était une somme de revenus dont il ne devait jamais voir la fin, même quand d'un coup, il dépensait 19 fr 50.

"Pauvre bon vieux Bresdin ! Je l'aimais bien... Avec les souvenirs de quatre années passées près de lui, on ferait un volume.

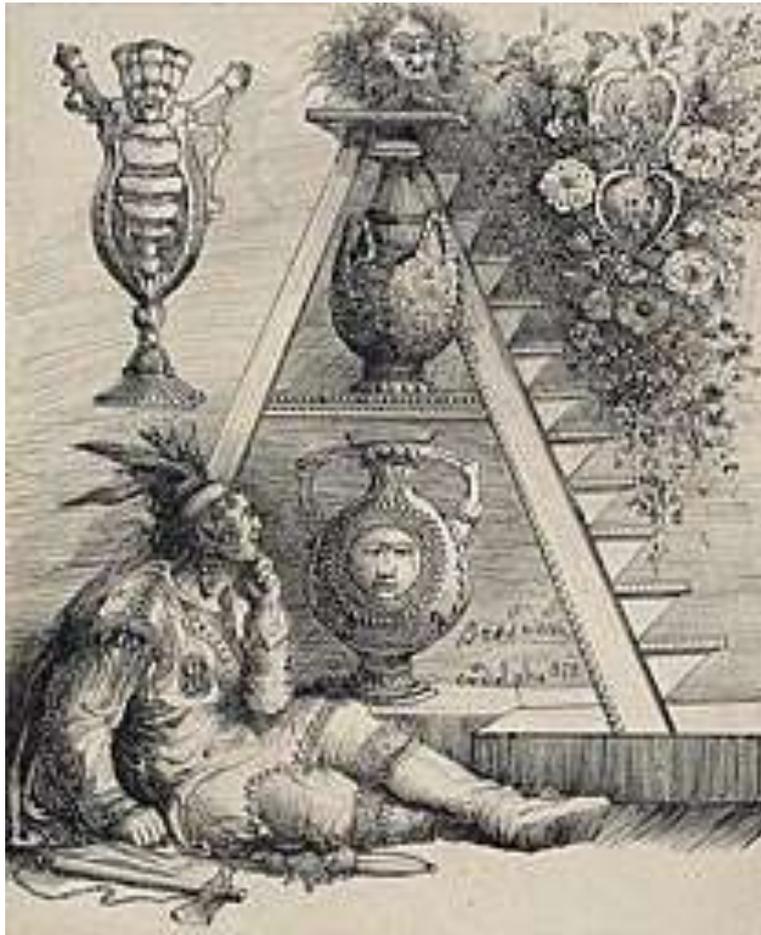
Vous avez raison de parler de la Bohême de convention comme vous en parlez. Lui était de la vraie, celle qui s'ignore et il vivait dans un rêve perpétuel qui commençait à la feuille du radis noir pour finir à l'admiration de Rembrandt. Et c'est une bonne idée qu'a eue le Salon d'Automne de mettre le public en présence du rêve du pauvre "Chien-Caillou"."



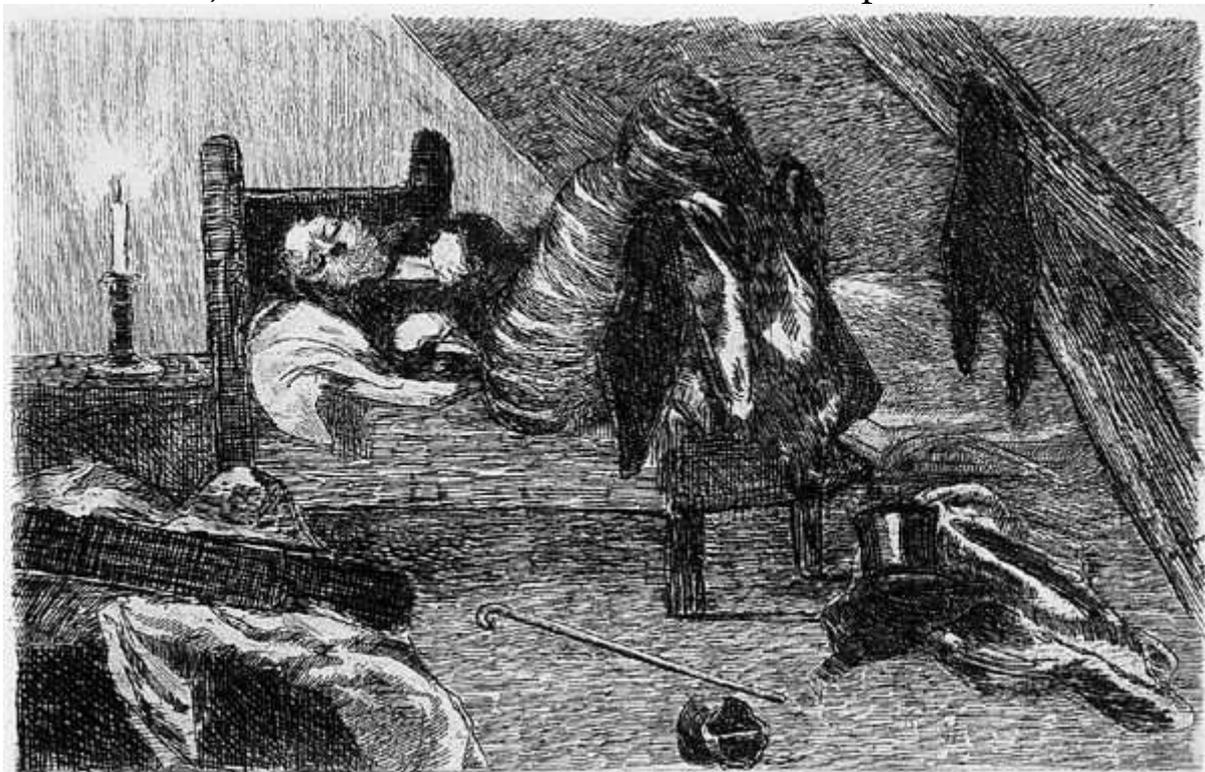
Rodolfo Breslin 1857



Portrait Aglaüs Bouvenne



Ci-contre l'Indien de Bresdin ; ci-dessous Bresdin sur son lit de mort par Henri Boutet



La mort de Chien-Caillou
d'après l'étude et après nature de Henri Boutet.



Un intérieur paysan